

Éléments d'analyse d'une synthèse post-classique

Elements of a Post-Classical Synthesis

Marc Lavoie

Volume 68, numéro 4, décembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602087ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602087ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, M. (1992). Éléments d'analyse d'une synthèse post-classique. *L'Actualité économique*, 68(4), 607–631. <https://doi.org/10.7202/602087ar>

Résumé de l'article

Dans la première partie, l'auteur oppose les présupposés du programme de recherche néo-classique aux présupposés du programme de recherche post-classique : l'instrumentalisme, l'individualisme, la rationalité globale et la rareté d'une part; le réalisme, l'organicisme, la rationalité procédurale et la production d'autre part. Dans la deuxième partie, ces présupposés du programme post-classique sont présentés dans le cadre des différentes théories post-classiques, telles que la théorie de la production, celle du consommateur, la théorie de l'inflation, etc. Il est démontré que ces diverses théories forment un tout cohérent lorsqu'on les regarde à la lumière des présupposés définis plus haut.

ÉLÉMENTS D'ANALYSE D'UNE SYNTHÈSE POST-CLASSIQUE *

Marc LAVOIE

*Département de science économique
Université d'Ottawa*

RÉSUMÉ — Dans la première partie, l'auteur oppose les présupposés du programme de recherche néo-classique aux présupposés du programme de recherche post-classique : l'instrumentalisme, l'individualisme, la rationalité globale et la rareté d'une part; le réalisme, l'organicisme, la rationalité procédurale et la production d'autre part. Dans la deuxième partie, ces présupposés du programme post-classique sont présentés dans le cadre des différentes théories post-classiques, telles que la théorie de la production, celle du consommateur, la théorie de l'inflation, etc. Il est démontré que ces diverses théories forment un tout cohérent lorsqu'on les regarde à la lumière des présupposés définis plus haut.

ABSTRACT — *Elements of a Post-Classical Synthesis* In the first part of the paper the presuppositions of the neoclassical research program are opposed to the presuppositions of the post-classical research program: the former are instrumentalism, individualism, substantive rationality and scarcity; the latter are realism, organicism, procedural rationality and production. In the second part, the presuppositions of the post-classical program are exemplified within several post-classical theories, such as the theory of production, consumer's theory, the theory of inflation, and so on. It is shown that these various theories can be considered to form a coherent set when they are being viewed in the light of the presuppositions defined above.

INTRODUCTION

L'objectif de cette présentation est double. D'une part, je voudrais persuader le lecteur qu'il est possible de distinguer l'approche orthodoxe dite néo-classique d'une approche non orthodoxe, que j'appellerai post-classique. D'autre part, une fois que le lecteur aura été convaincu que cette distinction est non seulement possible mais aussi légitime, je voudrais indiquer quelles sont les grandes lignes

* Je remercie Gilles Dostaler pour ses nombreux commentaires. Ce texte est dédié à Jacques Henry, décédé subitement en juin 1989 à l'âge de 56 ans, qui fut l'inspirateur de plusieurs des questions soulevées ici.

que peut adopter le programme de recherche dit post-classique, selon les différents champs de l'économie.

Je voudrais tout d'abord préciser ce que j'entends par théorie post-classique. Il s'agit principalement de la synthèse entre l'école post-keynésienne, caractérisée par un certain attachement aux idées avancées par Keynes, et l'école néo-ricardienne, marquée par l'œuvre de Sraffa et les controverses cambridgiennes sur le capital. L'ambition de la synthèse post-classique n'est pas de renouveler une critique de l'orthodoxie, mais plutôt de présenter une alternative positive, vivante et cohérente, qui pourrait concurrencer l'école néo-classique. Il ne s'agit donc pas non plus de formuler une exégèse toujours plus profonde des écrits de Keynes ou Sraffa, mais d'avancer des propositions et des constructions théoriques qui pourront éventuellement faire l'objet de calculs économiques et de recommandations pratiques de politique économique. En fait, il sera souvent nécessaire de délaisser des aspects de l'œuvre de Keynes ou de Sraffa.

Le terme post-classique a été utilisé par Henry (1982, p. 20) pour caractériser la synthèse possible entre post-keynésiens et néo-ricardiens. Le terme semble pertinent puisque la synthèse regroupe les partisans d'un renouveau de l'économie politique classique (Nell, 1972; Kregel, 1973), renforcés par les principales contributions de Keynes, lequel rejetait certains principes de l'école classique (néo-classique). D'autres partisans d'une synthèse non orthodoxe, par exemple Eichner (1986, p. 3) et Hagemann (1992), prônent aussi l'utilisation du terme post-classique. Naturellement, d'autres termes pourraient être employés. Ainsi, Arena (1987, p. 97), dans une démarche assez semblable, suggère l'expression «approche classico-keynésienne», que Dostaler (1989, p. 138) appelle «keynéso-classique». Ce terme a le mérite de faire ressortir explicitement l'apport de Keynes, mais comme on le verra plus loin, des fondements kaleckiens plutôt que keynésiens apparaîtront souvent plus appropriés¹. Kalecki ayant été profondément influencé par Marx, et Robinson et Kaldor ayant semblé reconnaître sur le tard l'influence grandissante de Kalecki, il me semble que le terme post-classique est encore préférable.

Je devrais terminer cette introduction en précisant que les travaux des radicaux (néo-marxistes) et institutionnalistes américains, aussi bien que ceux des circuitistes et des régulationnistes, me semblent faire partie du programme de recherche post-classique tel que je vais le définir. De même qu'il existe des débats de méthode et de politique entre nouveaux classiques et nouveaux keynésiens, ou entre néo-walrasiens et macro-économistes orthodoxes, de même peut-il exister au sein du courant post-classique des divergences théoriques.

1. Ainsi, selon Dostaler (1988, p. 134), «Kalecki peut être considéré comme le véritable fondateur de la théorie post-keynésienne... De sorte qu'il serait peut-être plus juste de parler de 'paradigme' kaleckien». De même Boyer (1987, p. 24) écrit-il : «Ainsi la régulation vise-t-elle à donner des bases plus kaleckiennes que keynésiennes à une macro-économie renouvelée». Mentionnons enfin que l'un des rares livres à tenter d'opérer une synthèse des différents courants post-keynésiens contient le terme «kaleckien» dans son titre (Reynolds, 1987).

1. LES PRÉSUPPOSÉS NÉO-CLASSIQUES ET POST-CLASSIQUES²

1.1 *Noyaux, ceintures et présuppositions*

Dans un travail antérieur (Lavoie, 1988), j'ai tenté de réduire les programmes néo-classiques et post-classiques à une série de propositions à la Lakatos délimitant un noyau dur, des heuristiques et une ceinture protectrice. Ce travail, nul n'en sera surpris, est apparu particulièrement arbitraire et insatisfaisant dans le cas du programme post-classique³. Du côté néo-classique, si cet exercice a permis une description logique et représentative du programme dominant, il ne s'est avéré que partiellement convaincant puisque les idées fondamentales de l'approche néo-classique ne ressortaient pas clairement (Lavoie, 1991). Suivant en cela une suggestion de Leijonhufvud (1976) et Fulton (1984, p. 195), je vais donc consacrer cette première partie à l'identification des présupposés des programmes néo-classique et post-classique, c'est-à-dire les croyances métaphysiques de ces deux approches. Il s'agit des concepts essentiels qui ne peuvent être formalisés et qui sont antérieurs à la constitution du noyau dur. Ces croyances sont celles des participants à chaque programme. Elles représentent une vision.

J'ai identifié quatre présupposés pour chaque programme de recherche. Selon moi, les traditions néo-classique et post-classique sont distinctes par quatre traits essentiels, que l'on peut opposer deux à deux. Au programme néo-classique on pourra associer une méthode instrumentaliste, une philosophie individualiste, une rationalité illimitée et une conception de l'économie fondée sur la rareté. Au programme post-classique se greffera une approche réaliste, une philosophie organiciste, une rationalité procédurale, et une économie de production et de biens reproductibles. Nous allons rapidement présenter deux à deux ces caractéristiques essentielles.

Il n'est peut-être pas inutile de préciser que les distinctions qui vont être faites ne sont pas absolues. Elles sont valables à des degrés divers selon les économistes ou les sous-écoles à considérer. Il est certain, par exemple, que certains économistes néo-classiques attachent beaucoup d'importance au réalisme de leurs modèles. Tout est relatif. Je voudrais toutefois souligner que les quatre croyances que j'ai identifiées ne sont pas totalement arbitraires. Après avoir choisi celles-ci, j'ai découvert que Baranzini et Scazzieri (1985, pp. 30-47) ont suggéré des divisions qui s'apparentent beaucoup à celles que je propose. Ils opposent deux approches ayant une longue tradition. Il y a celle des néo-classiques fondée sur la rareté, la production linéaire et l'ensemble des possibilités; une vision individualiste; la simultanéité. Il y a aussi la tradition des classiques, fondée sur la reproduction, la production circulaire et la viabilité; une vision de classes sociales et la causalité. Comme nous le verrons plus loin, l'opposition entre simultanéité et causalité renvoie au débat

2. Les thèses présentées dans cette section sont développées en plus grand détail dans Lavoie (1992a).

3. Steedman (1991) évoque un autre type de difficulté: comment peut-on réconcilier Lakatos et ses exigences de faits nouveaux avec les contributions négatives (la correction d'erreurs de logique) de certains néo-ricardiens?

entre instrumentalisme et réalisme, si bien qu'en définitive Baranzini et Scazzieri soulignent trois des quatre présupposés que j'ai identifiés. Le quatrième, celui qui a trait au type de rationalité, est jugé important par des épistémologues comme Brown (1981) et par bien d'autres.

1.2 *Réalisme et instrumentalisme*

L'instrumentalisme est la méthode dominante en économie néo-classique (Roy, 1986, p. 62). Les théories ne constituent pas des tentatives de description de la réalité; leur utilité réside dans leur capacité à déduire des prédictions; une théorie est valable en autant qu'elle permette de prédire correctement. Bien que les débats autour du fameux essai de Friedman sur la méthodologie soient encore nombreux (cf. Mongin, 1988 et ses critiques), un double consensus s'est établi. D'abord Friedman avait une position instrumentaliste; ensuite ses collègues néo-classiques endossent ses positions (McCloskey, 1983, p. 485). Ceci se reflète particulièrement dans les explications avancées par les néo-walrasiens pour justifier leurs recherches. Leurs théories ne sont ni descriptives ni réalistes. Elles constituent cependant la caution scientifique de théories dérivées moins sophistiquées. En contrepartie, les travaux empiriques qui sont faits dans le cadre de ces théories dérivées constituent l'aspect vérificationniste et falsificationniste des recherches d'équilibre général. Mais ces travaux empiriques sont nécessairement instrumentalistes puisqu'ils sont cautionnés au départ par des hypothèses qui ont pour objectif de construire un monde idéal plutôt que décrire le monde existant. Ce n'est que dans les hypothèses auxiliaires que l'économiste néo-classique s'efforcera d'incorporer un certain réalisme. On constate même la tendance de travaux plus récents de reproduire par simulation informatique certaines séries temporelles. Le meilleur modèle est celui qui, à partir de quelques principes maximisateurs, singe le mieux un certain ensemble de données. L'explication est réduite à néant.

Il ne fait aucun doute que les post-keynésiens s'entendent sur la nécessité du réalisme des hypothèses dans une théorie alternative à la théorie néo-classique. Ceci est clair à la fois pour ceux qui observent l'approche post-keynésienne de l'extérieur (Caldwell, 1989, p. 55), et pour les méthodologues favorables à cette approche (Dow, 1985, p. 76; Lawson, 1989). Il en est de même pour les différents théoriciens post-keynésiens (Eichner, 1982; Hollis et Nell, 1975; Rogers, 1989, pp. 189-92), bien que leur façon d'incorporer le réalisme diffère parfois.

Pour les post-classiques, une théorie ne saurait être correcte si ses hypothèses ne sont pas réalistes. Abstraire ne signifie pas ignorer ou déformer la réalité. On peut décrire et simplifier. L'abstraction sert principalement à identifier ce qu'il y a de plus essentiel et non ce qui pourrait être le plus général (Lawson, 1989, p. 69). Tandis que le néo-classique est principalement préoccupé par la prédiction plutôt que l'explication, c'est l'inverse qui est vrai pour le post-classique. Ceci est tout à fait conforme à l'esprit des épistémologues qui prônent une approche réaliste en sciences (Bhaskar, 1978), en sciences sociales (Sayer, 1984) ou en sciences économiques (Lawson, 1989). Puisque l'explication est jugée essentielle, une grande importance sera attachée à l'identification de relations causales, de

hiérarchies et de relations asymétriques. Il faut pouvoir raconter une histoire et pas seulement comparer des équilibres.

L'objection habituelle face à cette approche réaliste, c'est que les faits ne peuvent être observés objectivement, ou sans *a priori* théorique. Chaque observateur aura sa propre conception de la réalité. Ceci ne remet pas en question l'approche réaliste pour autant. Car les mêmes difficultés insurmontables minent les approches qui mettent de l'avant la prédiction, avec ses principes de vérification ou de falsification. Il est tout aussi difficile de s'entendre sur la véracité des prédictions que sur celle de la réalité, comme l'ont démontré de nombreux débats théoriques tentant de s'appuyer sur des résultats empiriques et économétriques. Aussi vaut-il mieux construire des modèles tentant de simplifier le monde réel plutôt que des mondes imaginaires.

1.3 *Individualisme et organicisme*

L'individu est au cœur de la théorie néo-classique. Ceci est particulièrement évident dans la théorie néo-walrasienne, mais surtout dans les récents et vaillants efforts de reconstruire toute la macro-économie sur des fondements micro-économiques basés sur la maximisation de l'utilité des individus. Tout ce qui ne repose pas sur de tels fondements est considéré comme manquant de rigueur et presque anti-scientifique. Les tendances actuelles de l'économie néo-classique ne sont que l'achèvement logique d'une approche qui a toujours prôné la centralité de l'individu. Les nouveaux keynésiens et les nouveaux classiques poussent la macro-économie néo-classique dans la voie qu'elle aurait toujours suivie, si ce n'avait été de l'influence de Keynes.

Dans la théorie néo-classique, les désirs et les préférences des individus sont sacrés. Les institutions, firmes, banques, ne font que voiler les préférences des individus. La théorie de la valeur néo-classique, parce qu'elle repose sur ces préférences individuelles, est donc subjective par nécessité. Cette fascination pour les droits des individus est d'ailleurs poussée à son extrême chez les néo-autrichiens. Leur attachement au subjectivisme ne peut donc guère surprendre.

Par contraste, la théorie de la valeur néo-ricardienne résulte de comportements agrégés, lesquels peuvent être mesurés par la comptabilité nationale et des données techniques ou structurelles objectives. Prétendre que le programme post-classique repose sur une vision organiciste ou holiste de l'économie ne signifie cependant pas la négation des choix individuels. Une vision holiste implique simplement que le comportement de l'individu est influencé par son environnement économique, par les événements macro-économiques, les structures de classe, les relations de pouvoir. Il existe une interdépendance des choix et des désirs, une interaction sociale (Lawson, 1987, p. 969).

L'individu social de la théorie post-classique se substitue à l'individu atomistique de la théorie néo-classique. Le premier donne lieu à l'étude des classes, travailleurs, capitalistes, rentiers, ou à leur équivalent moderne, ménages, entreprises, banques. Ceci explique l'importance accordée à la répartition du revenu, pour l'étude de la demande effective, la croissance, l'inflation. Ceci implique aussi

l'introduction dans les modèles de vastes organisations dominantes, liées à des structures oligopolistiques, où toutes sortes de paradoxes macro-économiques peuvent apparaître (Dow, 1988, p. 9). L'abandon de l'individu atomistique au profit de l'individu social permet donc d'ignorer les principes d'optimisation individuelle puisqu'il existe des contraintes macro-économiques plus fondamentales.

De plus, les institutions jouent un rôle important dans l'approche post-classique. Tandis que chez les néo-classiques la concurrence ne peut s'exercer que s'il existe une multitude d'agents, en économie post-classique la concurrence s'exerce par les grandes organisations. En fait, plutôt que de considérer les institutions comme des imperfections du marché, les post-classiques estiment qu'elles apportent une forme de stabilité au système économique (Hodgson, 1989). Ces institutions découlent de l'environnement incertain auquel les agents économiques sont confrontés et qui justifie la rationalité procédurale qui est la leur.

1.4 *Rationalités procédurale et globale*

Puisque l'organicisme ne nie pas le choix individuel, quelle est la rationalité qui anime l'individu social? La théorie néo-classique ne dispose pas du monopole du principe de la rationalité. Elle est fondée sur une rationalité très particulière. La distinction posée par Herbert Simon (1976) me semble tout à fait appropriée. Dans la théorie néo-classique, la rationalité est illimitée. L'homme rationnel néo-classique dispose d'une information et de capacités de calcul qui sont presque sans limites. Il pourra prédire tous les états futurs de la nature, en donner une évaluation monétaire, et calculer leurs probabilités. L'environnement est toujours tel que la rationalité globale peut être utile. Il n'existe pas d'incertitude à la Knight/Keynes/Shackle. Les événements sont généralement suffisamment récurrents pour que la rationalité néo-classique soit appropriée. Autrement, comme le reconnaît Lucas (1981, p. 224), la théorie néo-classique n'est d'aucune utilité.

La rationalité exacte qui sera invoquée, la façon de la construire (e.g., par l'axiomatique) dépendra du problème à résoudre (e.g., unicité de l'équilibre) et de l'élégance mathématique (e.g., théorie de l'utilité espérée). Les néo-classiques introduisent parfois certaines réserves à l'information disponible, selon le degré de réalisme ou de nécessité politique requis. Mais l'environnement probabilistique et les capacités de calcul seront sauvegardés pour conserver les bases essentiellement irréalistes de la théorie et de sa rationalité. Ceci s'applique autant aux stratégies bayésiennes qu'aux modèles d'attentes rationnelles. Le comportement optimal postulé suppose des connaissances et des capacités de calcul toujours plus complexes.

Dans le programme post-classique, la rationalité est procédurale, pour employer l'expression de Simon. L'individu et les organisations sont fortement contraints dans leur information, leur capacité à la traiter, leur facilité d'en déduire des conséquences. Face, en particulier, à un environnement incertain à la Knight, l'individu rationnel post-classique se fixe des normes, des conventions, des règles de comportement et il suit celles qui sont fixées par les acteurs dominants de son entourage. L'individu post-classique ne cherche pas à découvrir et poursuivre le

sentier optimal parce que la découverte d'un tel sentier nécessiterait une connaissance et un traitement de l'information trop complexes. L'individu se contente de se satisfaire des normes qu'il s'est fixé. Dans ce cadre, c'est la rationalité procédurale qui apparaît comme la définition correcte d'un principe de rationalité. Les normes et les règles, par exemple la règle du *mark-up*, apparaissent dès lors comme des constructions rationnelles plutôt que *ad hoc*, contrairement à ce qu'affirment les théoriciens néo-classiques.

Pour l'économiste post-classique, ce sont ces règles de comportement, plutôt que l'optimisation, qui procurent à l'économie ses régularités, la possibilité de prédiction et une certaine stabilité. Ainsi, l'incertitude keynésienne n'est pas synonyme d'anarchie ou de nihilisme, pourvu que l'on accepte d'en tirer les conséquences appropriées pour conceptualiser la rationalité dans un tel cadre. Ainsi, il n'y a pas incompatibilité sur la question entre post-keynésiens et les néo-ricardiens. Les premiers expliquent les institutions économiques, par exemple la monnaie, par l'existence de l'incertitude et de la non-ergodicité des phénomènes économiques (Davidson, 1988). Les seconds reconnaissent que l'incertitude est un élément structurel de l'environnement économique dont les conventions régissent les forces persistantes de l'accumulation et de la production (Eatwell, 1983, p. 127). L'incertitude annihile les théories de l'optimisation, mais les conventions qu'elle suscite procurent les régularités que nécessite toute analyse économique (Heiner, 1983; Économie des conventions, 1989).

1.5 Production et rareté

Autant il est clair que les post-classiques s'entendent sur la notion de réalisme, autant il semble évident qu'ils se regroupent autour du thème de la production de marchandises nouvelles, par opposition à l'allocation de ressources existantes. Ceux qui ont cherché à caractériser l'approche post-classique ont toujours souligné le thème de la production par rapport à celui de la rareté ou de l'échange (Hicks, 1976; Walsh et Gram, 1980; Pasinetti, 1981; Henry et Seccareccia, 1982; Arena, 1987).

En économie néo-classique, la rareté règle le comportement de l'économie. Tout ce qui est important est nécessairement rare. Tout a un coût d'option. Les prix sont des indices de rareté. En fait les manuels orthodoxes utilisent généralement la définition de Robbins (1932) pour prétendre que l'économie est la résolution du problème de l'allocation optimale des ressources rares. On y ajoute habituellement la présentation d'une frontière invariable de possibilités de production. En économie néo-classique, il n'y a guère de différences significatives entre les modèles de production et les modèles d'échange. La rareté y est également présente. Les hypothèses supplémentaires que l'on trouve dans les modèles de production néo-classiques sophistiqués servent à préserver les conditions et les résultats de l'échange pur (Parguez, 1977; Rogers, 1983). Les producteurs ne sont finalement que des arbitragistes qui cherchent à tirer bénéfice des raretés existantes. L'économie reste définie, ainsi que l'a fait Koopmans (1970, p. 69) à la suite de Robbins, comme «la meilleure utilisation de moyens rares pour des fins données».

En économie post-classique c'est la notion de reproduction qui prime sur celle de rareté. Ceci est particulièrement évident chez les néo-ricardiens, mais ceci est tout aussi vrai chez les cambridgiens comme Robinson, Kaldor et Pasinetti (Rymes, 1971). En fait, cette vision d'une économie reproductible s'est aussi retransmise par Harrod et Kalecki. Dans les modèles post-keynésiens, la production circulaire n'est généralement pas étudiée, les modèles étant agrégés. Cependant, le principe de la rareté en est absent à cause de l'introduction de réserves de capacité, de sous-emploi et de fonctions de progrès technique. Dans nombre de modèles récents, la validité du paradoxe de l'épargne de Keynes est étendue à la longue période. Dans certains modèles, il est possible d'accroître à la fois le taux d'accumulation et la consommation par tête.

Ainsi, si le programme néo-classique est une théorie de l'abstinence, le programme post-classique pourrait être la théorie de l'abondance. Car ainsi que l'a rappelé Parguez (1989, p. 144), lorsque Hayek tente de rejeter l'importance de Keynes, c'est au principe de la rareté qu'il fait appel. Nier ce principe c'est rejeter les fondements de l'orthodoxie, sa théorie de la valeur et de l'output, son analyse en termes d'offre et de demande.

Bien sûr, ceci ne signifie pas qu'il faille prétendre ignorer l'existence de chocs, tels les chocs pétroliers, ou l'épuisement de certaines ressources non renouvelables. Reconnaître la possibilité de tels chocs ou de telles raretés temporaires signifie que de nouvelles technologies, plus efficaces, vont être mises en place. On ne peut présumer que ces changements répondront à la notion de substitution néo-classique. Celle-ci est en fait indissociable du progrès technique (Kaldor, 1957, p. 595). Pour ce qui est des ressources non renouvelables, on peut penser que leur rareté temporaire engendra la découverte de nouveaux gisements ou la formulation de produits synthétiques, par progrès technique. Seules les ressources naturelles qui ne sont pas sujettes au progrès technique, par exemple des œuvres d'art ou des paysages, sont intrinsèquement rares.

2. DES ÉLÉMENTS DE LA SYNTHÈSE POST-CLASSIQUE

J'imagine qu'il y a plusieurs façons de concevoir la présentation des éléments d'analyse d'une synthèse post-classique. L'une de ces façons de faire serait de procéder à l'identification de quelques grands principes (Arena, 1987, pp. 101-12). On pourrait aussi tenter d'identifier des noyaux, ceintures et heuristiques du programme post-classique, ainsi que j'ai tenté de le faire précédemment, avec un succès modéré il me semble (Lavoie, 1988). Enfin, on peut aussi présenter les plus importants des champs de spécialisation, en tentant d'en faire ressortir les éléments essentiels. C'est ce qu'a déjà fait Eichner (1986, ch. 7) et c'est la procédure que je vais adopter ici.

J'aborderai donc dans l'ordre la théorie de la production, la théorie des prix, la théorie de l'entreprise⁴, la théorie du consommateur, la théorie du crédit et de

4. Ces trois premiers sujets sont traités plus en détail dans Lavoie (1992b, ch. 3).

la monnaie, la théorie de la croissance et la théorie de l'inflation⁵. Chemin faisant des thèmes importants seront traités, tels le principe de la substitution, le prétendu marché du travail, la relation entre le réel et le monétaire et entre théories agrégées et désagrégées, la question de la diversité des méthodes d'analyse.

2.1 *La théorie de la production*

Deux leçons essentielles ressortent des controverses cambridgiennes sur le capital. D'abord, comme chacun le sait, les versions agrégées de la théorie néo-classique de la production et de la valeur sont dénuées de fondements, si bien que l'utilisation de fonctions de production à la Cobb-Douglas ou de type CES, dans les modèles macro-économiques, est illicite. Ceci signifie également que les traditionnels effets de substitution, au niveau agrégé ou intégré, sont tout aussi illégitimes, si bien que les théories macro-économiques doivent trouver d'autres mécanismes pour expliquer les changements ou prétendre à l'évolution vers des états d'équilibre. Le principe de la substitution ne peut donc être invoqué en macro-économie.

Mais il existe une deuxième leçon à tirer des controverses cambridgiennes, axée sur la circularité de la production (Rymes, 1971, ch. 2). La controverse a montré, assez ironiquement, la nature partielle des théories néo-classiques, et même de leur version néo-walrasienne, puisque dans celles-ci les variables ne sont généralement modifiées qu'une à la fois. Ainsi, la valeur du produit marginal en théorie de l'équilibre général est calculée en supposant que toutes les autres variables, y compris les prix, restent constantes. Autrement dit, la frontière salaire/profit est momentanément abandonnée. Steedman (1985, 1988) a montré que cette méthode pouvait mener à des conclusions erronées, du moins si l'on considère que la référence correcte devrait être l'équilibre lorsque tous les ajustements ont été complétés (de retour sur la frontière). En effet, même si l'on fait abstraction de rendements variables et de courbes de demande particulières, on ne trouve pas nécessairement de relation inverse entre l'utilisation d'un input et son prix, même au niveau direct de l'industrie, dès lors qu'on tient compte des positions dites de longue période.

Ainsi, la controverse de Cambridge a des ramifications mésoéconomiques, du moins lorsqu'on tient compte de la production circulaire et des effets permanents plutôt que partiels (*ceteris paribus*). Lorsque plusieurs inputs reproductibles sont considérés, ceci est vrai même si les inputs ne sont pas complémentaires entre eux (Steedman, 1988, p. 92). Il est donc clair que le concept de substitution néo-classique, employé de façon significative et permettant la prédiction, n'est d'aucune validité ni au niveau macro-économique, ni au niveau de l'industrie, tant que l'on considère que les états ajustés, d'où les raretés artificielles ont été exclues, constituent bien les états d'analyse pertinents (cf. Pasinetti, 1977). Par exemple, au niveau de l'industrie, on pourrait fort bien observer une hausse du salaire réel associée à une hausse du rapport direct travail/output.

5. Chacun de ces quatre derniers sujets fait l'objet d'un chapitre dans Lavoie (1992b).

Il découle de cela que la controverse de Cambridge a un impact substantiel sur la théorie de l'emploi aussi bien que sur la théorie des prix (Garegnani, 1983, p. 72). Plusieurs auteurs en tirent maintenant les conséquences (Roncaglia, 1988). Il n'est plus possible de parler de courbe de demande de travail dans son sens traditionnel, ni au niveau agrégé ni au niveau sectoriel. De plus, si l'on tient compte des effets d'une modification de la répartition sur le niveau de la demande effective, les effets pervers dont il est question, c'est-à-dire une hausse du salaire réel accompagnée d'une hausse de l'emploi, ont encore plus de chances de se produire. Même des auteurs néo-classiques, tels Malinvaud (1985, p. 167), reconnaissent cet effet, bien qu'ils limitent son impact au court terme. Si l'on ajoute à ceci le fait que les spécialistes de l'offre de travail admettent que les travaux économétriques n'ont pu démontrer l'existence d'une relation positive entre l'offre de travail et le salaire réel (Pencavel, 1986, pp. 94-5), il ne reste plus grand chose de la théorie traditionnelle du marché du travail. Les mêmes difficultés de vérification empirique sont d'ailleurs apparues du côté de la demande (Bils, 1985), sauf lorsque les auteurs cherchent à décorer la théorie, en postulant l'existence des fonctions de production traditionnelles, plutôt qu'à la réfuter (e.g., Hamermesh, 1986). Ainsi la théorie de l'emploi requiert aussi une révision profonde (Seccareccia, 1991a, 1991b).

Il ressort donc de tout ce qui précède qu'une synthèse non orthodoxe, qui se voudrait rivale de la théorie traditionnelle, se doit d'abandonner le concept de substitution néo-classique. Ceci rend aussi légitime les efforts des post-classiques pour analyser les effets revenus ou les effets de répartition, sans tenir compte des effets de substitution, ni des effets de portefeuille.

On pourra toujours affirmer que la théorie d'équilibre général ne requiert pas nécessairement le principe de substitution, et qu'elle est donc totalement imperméable aux critiques cambridgiennes. Mais les auteurs néo-classiques reconnaissent eux-mêmes la futilité de cette argumentation: le modèle d'équilibre général néo-walrasien, s'il n'est pas soumis à des restrictions ou à certaines agrégations, n'est d'aucune utilité pour la politique économique puisqu'il ne fournit aucun résultat probant; tout est possible (Tobin, 1989, p. 559). Lorsque le théoricien d'équilibre général tente d'établir un compromis pour rendre son modèle plus pratique, il tombe habituellement sous la coupe de la critique de Cambridge. Ceci est clairement évident dans les travaux d'équilibre général calculables. Pour calibrer leurs modèles, les théoriciens sont obligés de faire appel aux résultats empiriques d'études d'équilibre partiel, lesquels dépendent des hypothèses de substitution habituelles et reposent sur la version agrégée de la théorie néo-classique.

2.2 Théories des prix

Si l'on récuse la théorie néo-classique de la valeur, aussi bien sous sa forme agrégée, parce qu'elle est illégitime, que sous sa forme désagrégée, parce qu'elle manque de réalisme ou qu'elle ignore en général les situations d'ajustements complets (dits de longue période), quelle théorie de la valeur faut-il proposer?

Grosso modo, au sein de la synthèse post-classique, on peut dire que deux tendances s'affrontent. L'une prend assise sur Sraffa et sa théorie du réel. L'autre

repose sur Keynes et sa théorie monétisée de la production. La première tendance dispose déjà d'une théorie des prix très bien formalisée, tandis que la seconde en est encore aux tâtonnements. Dans la version réelle, les prix sont fonction de coefficients techniques et des variables de répartition. On peut mesurer à quel point ces constructions sont artificielles lorsque, pour introduire différents types de travailleurs, on est obligé de définir leur taux de salaire réel en termes de paniers de biens (Steedman, 1980). Divers efforts ont été tentés pour introduire la monnaie, les dettes et le système bancaire dans ces modèles, et pour distinguer le taux d'intérêt monétaire du taux de profit (Panico, 1985; Franke, 1988). Ces travaux sont très intéressants, mais je ne saurais dire s'ils réussissent pleinement à décrire une économie monétisée de production.

En sus des modèles sraffiens, il faut aussi relever dans la famille des modèles néo-ricardiens les modèles à la Pasinetti (1981, 1988), à la Eichner (1987) ou à la Rymes (et Cas, 1991), lesquels font tous grand usage des secteurs verticalement intégrés. Ces trois auteurs se situent dans une tradition de modèles d'input-output, où le taux de profit de secteur en secteur, ou d'industrie en industrie, n'est pas nécessairement uniformisé. Dans ces trois modèles, le taux de profit dépend du taux de croissance du secteur (ou de l'industrie) concerné. Les conditions qui prévalent dans le modèle sraffien, à savoir l'uniformisation du taux de profit, sont donc ici aussi relâchées.

À partir du moment où cette condition ne tient plus, on peut très bien envisager une théorie des prix qui repose davantage sur des conditions monétaires. Dutt (1990, ch. 6), par exemple, propose un modèle à deux secteurs, où les prix résultent du choix d'une marge de profit sur les coûts en travail. Dutt suppose que la marge de profit dépend du pouvoir de monopole (à la Kalecki) des entreprises, mais on pourrait tout aussi bien imaginer que la marge de profit est fixée en fonction du taux d'intérêt monétaire, du taux d'endettement subi, du pouvoir de négociation des travailleurs, des marges d'autofinancement désirées. Ainsi, il n'y a pas une incompatibilité irrémédiable entre l'approche par le réel et l'approche par le monétaire.

À ce stade de nos connaissances, il m'apparaît fructueux de considérer le modèle néo-ricardien comme une théorie des prix administrés qui aurait été idéalisée en mettant de côté divers phénomènes complexes, tels que l'information incorrecte, les déséquilibres passés, des prix non uniques, la structure des dettes, des taux de profit différenciés, etc. Autrement dit, le modèle néo-ricardien offre une théorie de la valeur qui permet de remplir le vide laissé par la théorie néo-classique. Pour qui veut monétiser ou rendre plus riche le modèle néo-ricardien, la tâche ne semble pas insurmontable.

Cela ne signifie pas pour autant que la théorie néo-ricardienne des prix joue le rôle de caution scientifique dans le programme post-classique, rôle qu'on attribue à la théorie de la valeur néo-walrasienne dans le programme néo-classique. Je dirais au contraire que la théorie de la valeur néo-ricardienne, qui présume, sous certaines conditions, que la demande n'a aucun impact direct sur les prix, est justifiée par les études concrètes du comportement de l'entreprise dont je vais maintenant traiter.

Mais si l'on désire opposer à la théorie traditionnelle un traitement formel et général des prix, de la répartition et du capital, il faut passer par l'une des versions de la théorie néo-ricardienne de la valeur.

2.3 *La théorie de l'entreprise*

Le rejet de la notion de substitution a un impact non seulement aux niveaux macro-économique et mésoéconomique, mais aussi au niveau purement micro-économique. L'entreprise post-classique typique est de type kaleckienne : elle offre une réserve excédentaire voulue de la capacité, des rendements constants, des rendements d'échelle non décroissants, et donc des coûts marginaux constants et des coûts moyens décroissants. Sa force de travail est répartie en coûts directs, qui dépendent de l'output réalisé (les cols bleus), et en coûts indirects, fonction du la capacité productive (les cols blancs). En ce sens, les coefficients techniques sont fixes et on n'observe pas de substitution, les divers facteurs de production étant complémentaires et leur emploi relatif fixé par convention.

L'entreprise post-classique typique opère dans un monde oligopolistique où les effets de dominance à la Perroux jouent un rôle primordial. La firme post-classique ressemble de façon substantielle à celle décrite par Galbraith. L'objectif absolu de l'entreprise et des gestionnaires c'est la pérennité. La firme cherche par tous les moyens à s'assurer un pouvoir sur tous les aspects qui peuvent affecter son environnement. En général on peut dire que c'est le gigantisme qui va lui garantir ce pouvoir. L'objectif principal de l'entreprise est donc, vu d'une perspective de long terme, la maximisation de son taux de croissance. Naturellement, des contraintes s'exercent face à cet objectif, en particulier les contraintes de financement et donc de rentabilité. Certaines de ces contraintes seront exprimées par des règles de comportement, des ratios-fourchettes à respecter, compatibles avec la rationalité procédurale dont il était question précédemment. Plusieurs modèles ont été proposés, dont les plus connus sont ceux de Wood (1975) et Eichner (1976). On peut aussi y associer les théories dites managériales, à la Robin Marris.

Dans ces modèles, la concurrence se fait rarement par les prix. La lutte se fait pour les parts de marché, par la création de nouveaux produits, la différenciation des produits, l'obtention des ressources financières permettant la croissance. La concurrence ne se fait pas directement par les prix parce que ce sont précisément les prix qui permettent la croissance et la reproduction. À nouveau, les prix ne sont pas des indices de rareté. Ils sont des indices de coût, dans lequel est inclus le coût de l'expansion. À court terme, il est possible d'emprunter pour financer la croissance. Mais à long terme, du strict point de vue des prix, il semble indifférent d'emprunter ou de s'autofinancer puisqu'ultimement il faudra relever les prix pour inclure le coût du financement de la croissance (Eichner 1987, p. 355).

La théorie post-classique des prix de l'entreprise s'appuie sur les traditions du *mark-up* de Kalecki et du *full-cost* de Hall et Hitch. Il existe diverses variantes de ces deux visions des prix, en particulier l'approche par le prix normal, lequel dépend du taux de rendement jugé normal et du taux normal d'utilisation de la capacité. Dans le cas du *mark-up*, l'emphasis est mise sur les contraintes auxquelles

ne peut échapper l'entreprise (marchés extérieurs, luttes syndicales) et qui la forcent à restreindre sa marge de profit. Dans l'approche par le *full-cost*, c'est la nécessité pour l'entreprise d'assurer sa croissance qui prédomine (Lee 1986). Évidemment, l'idéal serait d'intégrer des éléments de toutes ces variantes. Quoi qu'il en soit, les prix de l'entreprise post-classique sont des prix administrés à la Means (Samuels et Medema, 1989). Ils ne sont pas des prix d'équilibre au sens néo-classique. Toute incohérence entre l'offre et la demande se résout principalement par les fluctuations du taux d'utilisation de la capacité. Ce sont les variations de celui-ci qui vont en particulier inciter les entreprises à accélérer ou ralentir leurs plans d'investissement. Ce n'est que par cet effet indirect que les prix seront en retour affectés dans la direction traditionnelle et que la demande joue un rôle.

Comme je l'ai déjà souligné (Lavoie, 1987, pp. 110-1), les prix administrés des entreprises *sont* les prix de production néo-ricardiens, du moins si l'on accepte de qualifier ainsi des prix où le taux de profit n'est pas nécessairement uniforme et où le taux d'utilisation de la capacité n'est pas toujours égal à son niveau normal. Bien sûr, il existe de nombreuses variantes de ces prix administrés ou des prix de production, certaines moins compatibles les unes avec les autres. Mais ce qui reste essentiel, c'est que toutes ces variantes reflètent les coûts et les nécessités de la reproduction plutôt que la rareté ou l'optimalité de l'allocation des ressources (Arena, 1989, p. 108).

2.4 La théorie du consommateur

Ayant éliminé la notion traditionnelle de substitution du champ de la production, peut-on tout de même préserver cette notion dans le domaine de la consommation? Ma réponse est qu'en grande partie ceci ne peut être fait. La théorie post-keynésienne du consommateur peut se construire sur les six principes suivants, dont seul le premier est identique à l'approche néo-classique:

- (i) le principe de la satiété des désirs;
- (ii) le principe de la subordination des besoins;
- (iii) le principe de la croissance des besoins;
- (iv) le principe de l'incommensurabilité des besoins;
- (v) le principe de non-indépendance des choix des individus;
- (vi) le principe de la rationalité procédurale.

Seul le premier de ces principes est habituellement pris en compte par les auteurs néo-classiques. Les cinq autres principes ont été souligné à maintes reprises par divers auteurs post-keynésiens, étant entendu que ces principes ne sauraient être considérés comme étant totalement indépendants les uns des autres.

Comme l'a compris Arrous (1978, ch. 4), une théorie renouvelée du consommateur peut se construire en joignant les éléments non orthodoxes de Georgescu-Roegen (1970) aux éléments novateurs de Lancaster (1972; 1991, ch. 5). Comme le fait Lancaster, on peut considérer que la technologie du consommateur peut être représentée par une matrice décomposable, chaque partie de la matrice représentant un groupe de biens. Les biens à l'intérieur de chaque groupe sont tels qu'ils sont

les seuls à offrir leurs caractéristiques. À l'intérieur de chaque groupe, il existe des effets de substitution d'efficience. Par définition, il ne peut exister de tels effets entre les groupes (Lancaster, 1972, p. 127). Il subsiste tout de même la traditionnelle substitution, fondée sur les préférences entre ensembles de caractéristiques qui figurent d'un groupe à l'autre.

C'est à ce niveau qu'intervient les notions d'incommensurabilité et de hiérarchie des besoins de Georgescu-Roegen. On peut généraliser l'approche de Lancaster en supposant que les sous-matrices sont elles-mêmes décomposables, formant ainsi des sous-groupes. On prétendra que les effets de substitution d'efficience n'agissent qu'à l'intérieur des sous-groupes, que la substitution personnelle n'agit qu'à l'intérieur des groupes, les désirs s'exprimant à l'intérieur d'un groupe, tandis qu'aucune substitution ne peut opérer entre biens provenant de groupes différents. Un besoin irréductible à la Georgescu-Roegen est donc représenté par un ensemble de caractéristiques provenant d'un groupe, chaque ensemble de caractéristiques étant incommensurable par rapport à un autre. Une telle vision est certes compatible avec celle des post-keynésiens, tels Robinson (1972, 325-6) et Pasinetti (1984), qui ont souligné l'aspect hiérarchique des besoins⁶.

Il existe une longue tradition faisant fi d'une utilité englobante à la Bentham. On la retrouve chez les premiers marginalistes, Menger et Marshall par exemple (Haines, 1982). Ce dernier décrit une hiérarchie des besoins qui ressemble énormément à celle de Maslow en psychologie moderne (Lutz et Lux, 1979). Cette hiérarchie des besoins, et donc des biens, n'est pas sans rappeler la distinction des classiques entre biens de luxe et biens nécessaires, chaque type de biens étant associé à une classe sociale différente (Roncaglia, 1978, p. 52). C'est donc le revenu de l'acheteur, plutôt que le prix du bien qui joue un rôle. On voit là les traits communs qui peuvent exister entre la théorie des choix post-classique et sa théorie de la valeur (cf. Earl, 1983, ch. 2).

À mon avis, les grands jalons d'une théorie post-classique du choix du consommateur ont été posés par René Roy (1943), dans un article brillant, rédigé en 1940. Selon Roy, les besoins sont d'une nature hiérarchique : différents biens répondent à différents besoins ; et donc les biens peuvent être divisés en groupes hiérarchisés, selon le type de besoin à satisfaire. Ainsi pour Roy (1943, p. 16), les phénomènes de substitution affectent uniquement les choix à l'intérieur des groupes, sans modifier la position relative de chaque groupe de biens. Cette échelle des besoins repose, en particulier, sur l'organisation de la société, indépendamment des prix. On a là clairement un point de vue organiciste de l'économie du consommateur.

2.5 *La théorie du crédit et de la monnaie*

C'est sur le rôle joué par la monnaie qu'on pourrait croire que post-keynésiens et néo-ricardiens sont les plus opposés. Pour les premiers, la monnaie, l'incertitude, et la préférence pour la liquidité expliquent l'absence du plein emploi. Pour les

6. Peter Earl (1983) est le principal exposant de ces idées dans un cadre post-keynésien.

seconds, la trappe à liquidité et tout ce qu'on peut y associer, ne sont que des imperfections qui ne remettent pas fondamentalement en cause la théorie néo-classique du plein emploi.

Ces divergences d'opinion ne m'apparaissent pas vraiment essentielles. Il est beaucoup plus intéressant de constater qu'au niveau de la conception, plutôt qu'à celui de la critique, il existe une remarquable identité des points de vue. En particulier, la relation causale univoque entre investissement et épargne, si souvent soulignée par Robinson (1962, p. 83) et Kaldor (1966, p. 311), est systématiquement attribuée à l'existence d'une monnaie de crédit. Ceci est évidemment le cheval de bataille des circuitistes (Parguez, 1980), mais c'est aussi une affirmation fréquente des post-keynésiens (Moore, 1988, ch. 12) et des néo-ricardiens (Garegnani, 1983, p. 78; Eatwell, 1983, pp. 106-7). Le rôle substantiel et causal joué par les avances et l'obtention de lignes de crédit est maintes fois souligné. La monnaie est considérée endogène.

Il y a aussi un accord sur la détermination des taux d'intérêt. Dans la théorie traditionnelle, le stock de monnaie est exogène, la monnaie est donc rare, et le taux d'intérêt est son prix, résultant des forces endogènes du marché. Chez les post-classiques, le taux d'intérêt résulte d'une convention (Panico, 1988; Asimakopulos, 1991, pp. 89-90). Il est fixé de façon exogène, par la banque centrale ou par les forces conventionnelles, comme la conjonction des opinions des banques et des rentiers. Les néo-ricardiens insisteront peut-être plus particulièrement sur la lutte de classes, laquelle se déroulerait autour du taux d'intérêt monétaire, pour ensuite orienter la fixation du taux de profit et donc du salaire réel (Pivetti, 1985). Les post-keynésiens porteront plus d'attention à la préférence pour la liquidité du public, laquelle affectera à court terme et de façon transitoire les écarts entre taux monétaires, déterminés principalement par la banque centrale, et les taux financiers, influencés par les institutions financières et le public (Le Héron, 1986). À long terme, lorsque la banque centrale aura réussi à imposer ses vues au public, ces deux types de taux d'intérêt seront en harmonie.

Le taux d'intérêt fixé par la banque centrale est alors le taux d'intérêt permanent, le taux normal ou conventionnel (Rogers, 1989, p. 252). Ceci permet de comprendre pourquoi les néo-ricardiens, lesquels s'intéressent avant tout aux forces permanentes et systématiques, attachent peu d'importance à la notion de préférence pour la liquidité. À mon avis, il existe un fort consensus sur ces questions de détermination de taux d'intérêt. Les seules divergences interviennent au niveau des diverses formalisations de cette vision commune.

Les conséquences de cette vision globale de monnaie-crédit sont assez substantielles. On ne peut plus guère parler d'effets d'éviction. L'inflation n'a plus pour cause la monnaie excédentaire. Les effets de portefeuille prennent une place secondaire face aux effets de revenus et aux nécessités du financement initial. Les taux d'intérêt, au niveau macro-économique du moins, n'ont plus leur rôle d'affectation des ressources : ils ne régulent plus le système. Chez les post-keynésiens, on insistera sur la nécessaire identité de l'épargne et de l'investissement. Chez les néo-ricardiens, on mettra en exergue l'inexistence d'une relation continûment

négaive entre investissement et taux d'intérêt monétaire. Cette relation est rejetée parce qu'elle repose sur l'hypothèse qu'un coût en capital plus faible incitera les entreprises à adopter des techniques plus fortement mécanisées, ce qui constitue l'une des paraboles dénoncées lors des controverses de Cambridge.

Cela étant dit, il me semble que l'une des contributions à faire d'une étude en économie monétaire serait de tenir compte des paiements en intérêt que les entreprises ou les gouvernements doivent verser lorsqu'ils sont endettés et d'évaluer l'impact de ces paiements sur la répartition du revenu, la demande effective et la capacité des entreprises à rembourser leurs créanciers et poursuivre leurs investissements.

2.6 *La théorie de la croissance*

La mention des fonctions d'investissement nous conduit assez naturellement à considérer la théorie de la croissance. Il existe deux courants d'opinion quant à la pertinence de ce types d'études. Luttant du même bord, les deux branches extrêmes des écoles post-classiques, keynésiens fondamentalistes et sraffiens (Committeri, 1986), récusent toute utilité aux théories de la croissance. Les uns invoquent les remarques peu flatteuses de Keynes à l'égard de l'analyse du long terme; les autres se fient au modèle de Sraffa où une photo instantanée est prise, sans présumer des changements des niveaux d'output. Par contre, les Kaldor, Pasinetti et Robinson ont souvent fait usage de modèles de croissance. Une confusion supplémentaire s'est créée lorsque Robinson elle-même s'est attaquée aux prix de production, associant ceux-ci au temps logique, et recommandant l'usage du temps historique, sans qu'il soit toujours possible de présumer ce que pouvait bien être un modèle donc le temps historique. Ainsi, certains analystes comme Blaug (1975, p. 3) ont pu prétendre que l'analyse post-classique était une impasse puisqu'elle utilisait les mêmes méthodes que la théorie néo-classique.

Heureusement, certains textes permettent de débrouiller cet imbroglio. Ainsi, Kregel (1976, 1980) a clairement établi qu'on ne devait en aucun cas assimiler une méthode d'analyse ou un outil mathématique à une théorie ou à un paradigme économique. On peut prétendre que les critiques de Robinson à l'égard des propos de Garegnani, et celles de certains partisans de Garegnani à propos des modèles de croissance post-keynésiens, reposent sur l'association induite entre une technique (l'analyse comparative) et une théorie (la théorie néo-classique). On peut aussi suspecter que certains néo-ricardiens, insatisfaits des théories post-keynésiennes du taux de profit, ont abusé indûment de cette association pour les dénigrer. Une méthode ou un outil d'analyse n'est pas l'apanage d'une théorie.

Lorsque ceci est compris, on est moins surpris que de nombreux post-keynésiens fassent encore usage de statique ou dynamique comparative, même s'il s'agit de formes sophistiquées (Pasinetti, 1981). Pour s'accommoder du temps et des déséquilibres, diverses techniques ont été utilisées par les différents auteurs post-classiques. Certains se sont concentrés sur la traverse (Henry, 1985), sachant que le plein emploi n'est pas nécessairement requis; certains ont fait usage de cycles limites à la Goodwin (Skott, 1989); d'autres se sont concentrés sur les propriétés

de stabilité dynamique des modèles post-classiques (Dutt, 1988; Duménil et Lévy, 1989). Toutes ces méthodes ont leur intérêt, et c'est en ce sens que les post-classiques doivent avoir une approche éclectique (Dow, 1985).

Au niveau des théories, pour m'en tenir aux modèles simples, il me semble que la principale avancée concerne l'abandon du traditionnel modèle de croissance post-keynésien des années cinquante où un taux de croissance plus élevé était nécessairement associé à un salaire réel plus faible. Cet abandon d'une frontière salaire/profit inamovible s'est fait en faveur de modèles où les fluctuations du taux d'utilisation de la capacité productive permettent le déplacement de toute la frontière. Cela, associé à la notion de fonction de progrès technique (Kaldor, 1957), ainsi qu'à la double relation entre l'accumulation et le taux de profit, réalisés et désirés (Robinson 1962, p. 48), permet de réaliser d'intéressants modèles.

Les post-classiques ont maintenant réussi à prolonger jusqu'à la longue période les paradoxes macro-économiques de Keynes qui étaient restreints à la courte période. Un excellent exemple est le modèle d'inspiration kaleckienne de Rowthorn (1981), qui au surplus fournit une construction micro-économique compatible avec ces paradoxes macro-économiques. On peut dire qu'il existe maintenant une alternative post-classique, avec des fondements micro-économiques et macro-économiques, valables en courte et en longue période. Certaines modélisations remettent en cause la relation inverse entre accumulation et consommation par tête à long terme (Amadeo, 1986; Dutt, 1990). D'autres retrouvent des contraintes souvent mises de l'avant par les auteurs néo-classiques, mais à partir du principe de la demande effective, sans faire appel aux effets de substitution (Bhaduri et Marglin, 1990; Kurz, 1990).

Jusqu'à tout récemment, une des ironies du programme de recherche post-classique était son désintérêt à intégrer des variables monétaires ou financières dans ses modèles de croissance, que ce soit les anciens modèles post-keynésiens à la Robinson ou Kaldor, ou les nouveaux modèles d'inspiration kaleckienne. Ce n'est plus le cas maintenant, comme on peut le voir en consultant les écrits de Taylor (1991), Skott (1989), Dutt (1992) ou Lavoie (1992b, ch. 6). Le plus étonnant, c'est que tous les auteurs cités ont modélisé chacun de leur côté, mais de façon très semblable, l'intégration de variables monétaires dans un cadre post-classique.

2.7 *La théorie de l'inflation*

Dans la théorie traditionnelle, l'inflation résulte principalement de la rareté. Que ce soit sa version monétariste ou sa version keynésienne avec courbes de Phillips, l'inflation résulte d'une demande excédentaire de biens ou de travailleurs. Toutes les tendances se sont finalement entendues pour reconnaître qu'ultimement cette demande excédentaire était causée par une offre excessive de monnaie. En définitive la rareté, cause de l'inflation, est la conséquence de l'abondance artificielle des moyens de paiement. L'inflation est le coût à payer pour avoir violé les lois naturelles et ce coût est énorme lorsqu'on considère la valeur présente des surplus du consommateur perdus suite à l'utilisation sous-optimale des encaisses monétaires réelles.

Dans la théorie post-keynésienne, il n'y a plus de taux d'intérêt monétaire naturel assurant le plein emploi sans inflation. L'inflation n'est généralement pas un phénomène lié à la rareté sur les marchés. Plutôt, l'inflation résulte des tensions entre les divers groupes sociaux pour le partage du produit. C'est de façon prédominante un problème de répartition du revenu. Les tensions existent entre entrepreneurs et rentiers, pour le partage du profit en rétentions et intérêts, et entre capitalistes et travailleurs, pour le partage en profits et salaires, étant entendu que des salaires plus élevés n'entraînent pas nécessairement des profits plus bas, et que les tensions entre groupes de travailleurs créent leur propre dynamique inflationniste (Taylor, 1991, ch. 4; Dutt, 1990, ch. 4).

La théorie de l'inflation post-classique se rattache à sa théorie de la valeur. Les prix post-classiques sont des prix de production, les coûts se rattachant aux coûts en travail et aux besoins d'expansion de la capacité de production. L'inflation dépendra donc des coûts en salaire par unité de production, et des coûts du financement de la croissance. On pourra donc dire que l'inflation résulte de changements dans le taux de salaire, la productivité, le taux de croissance de l'investissement, le coût du financement de cette croissance (le taux d'intérêt monétaire). Dans cette perspective, les taux d'intérêt élevés, à moins qu'ils ne freinent l'enthousiasme des entrepreneurs, sont un facteur promoteur d'inflation, plutôt qu'un frein à l'inflation (Lavoie 1992b, ch. 7).

On peut dire qu'en général les théories d'inflation post-classiques sont compatibles avec celles proposées par les institutionalistes, lesquels mettent l'emphasis sur des facteurs structurels, psychologiques et d'équité. La théorie de l'inflation post-classique est fondamentalement une inflation par les coûts, plutôt que par la demande (Le Héron, 1991; Arestis et Skuse, 1991). L'approche du plein emploi ne provoque pas nécessairement une flambée inflationniste. Tout dépend des institutions et des ententes mises en place, ce que certains appelleraient le type de régulation (Bénassy *et al.*, 1979).

CONCLUSION

D'autres éléments auraient encore pu être traités, par exemple la théorie du commerce international ou celles des finances internationales. Dans certains cas la théorie est bien développée, parfois elle est encore embryonnaire. Il aurait fallu aussi discuter des conséquences des différents éléments d'analyse post-classiques pour la politique économique. On ne peut tout traiter dans un article.

Le message que je tente de transmettre, c'est que les économistes post-classiques peuvent offrir une alternative robuste et cohérente à l'économie orthodoxe. Pour que ce soit effectivement le cas, il leur faut expurger les théories de Keynes de leurs fondements néo-classiques et marshalliens, et les remplacer par des bases kaleckiennes et kaldoriennes. Cela signifie qu'il faut laisser de côté, entre autres choses, les courbes d'efficacité marginale de l'investissement, les coûts marginaux croissants, la désutilité croissante du travail, les fonctions d'utilité, les produits physiques marginaux décroissants, les stocks de monnaie exogènes et aussi

la notion de gravitation. Toutes ces constructions, même déguisées derrière une sémantique réformée ou des causalités renversées, ne peuvent que permettre un retour vers les théories de la rareté et la réapparition de l'analyse en termes d'offre et de demande.

Pour promouvoir une alternative constructive au programme de recherches néo-classique, il semble que la meilleure stratégie soit de laisser de côté les concepts qui ont précédemment été discrédités par les critiques de l'orthodoxie.

BIBLIOGRAPHIE

- AMADEO, E.J. (1986), «The Role of Capacity Utilization in Long-Period Analysis», *Political Economy*, vol. 2, no 2: 147-160.
- ARENA, R. (1987), «Dynamique économique: nouveaux débats, nouvelles perspectives», *L'Actualité économique*, vol. 63, mars: 77-117.
- ARENA, R. (1989), «À propos du 'Détour de valeur'», *Revue économique*, vol. 40, janvier: 89-110.
- ARESTIS, P., et F. SKUSE (1991), «Wage and Price Setting in a Post-Keynesian Theory of Inflation», *Économies et sociétés*, vol. 25, novembre-décembre: 91-106.
- ASIMAKOPOULOS, A. (1991), *Keynes's General Theory and Accumulation*, Macmillan, Londres.
- BARANZINI, A., et R. SCAZZIERI (1986), «Knowledge in Economics: A Framework», in *Foundations of Economics: Structures Inquiry and Economic Theory*, M. BARANZINI et R. SCAZZIERI (dir.), Basil Blackwell, Oxford: 1-87.
- ARROUS, J. (1978), *Imperfection de l'information, incertitude et concurrence*, Université des sciences sociales de Grenoble, Grenoble.
- BÉNASSY, J.P., R. BOYER, et R.M. GELPI (1979), «Régulation des économies capitalistes et inflation», *Revue économique*, vol. 30, mai: 397-441.
- BHADURI, A., et S.A. MARGLIN (1990), «Unemployment and the Real Wage: the Economic Basis for Contesting Political Ideologies», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 14, no 4, décembre: 375-393.
- BHASKAR, R. (1978), *A Realist Theory of Science*, Harvester Press, Brighton.
- BLAUG, M. (1975), *The Cambridge Revolution: Success or Failure?*, Institute of Economic Affairs, Londres.
- BILS, M.J. (1985), «Real Wages over the Business Cycle, Evidence from Panel Data», *Journal of Political Economy*, vol. 93, no 4: 666-689.
- BOYER, R. (1987), *La théorie de la régulation: une analyse critique*, La Découverte, Paris.
- BROWN, E.K. (1981), «The Neoclassical and Post-Keynesian Research Programs: The Methodological Issues», *Review of Social Economy*, vol. 39, Octobre: 111-133.

- CALDWELL, B.J. (1989), «Post-Keynesian Methodology: an Assessment», *Review of Political Economy*, vol. 1, mars: 43-64.
- COMMITTERI, M. (1986), «Some Comments on Recent Contributions on Capital Accumulation, Income Distribution and Capacity Utilization», *Political Economy*, vol. 2, no 2: 161-186.
- DAVIDSON, P. (1988), «A Technical Definition of Uncertainty and the Long-Run Non-Neutrality of Money», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 12, no 3, septembre: 329-337.
- DOSTALER, G. (1988), «La théorie post-keynésienne, la *Théorie générale* et Kalecki», *Cahiers d'économie politique*, no 14-15: 123-142.
- DOW, S.C. (1985), *Macroeconomic Thought: A Methodological Approach*, Basil Blackwell, Oxford.
- DOW, S.C. (1988), «Post-Keynesian Economics: Conceptual Underpinnings», *British Review of Economic Issues*, vol. 10, automne: 1-18.
- DUMÉNIL, G. et D. LÉVY (1989), «The Competitive Process in a Fixed Capital Environment: A Classical View», *Manchester School of Economic and Social Studies*, vol. 62, no 1: 34-57.
- DUTT, A.K. (1988), «Convergence and Equilibrium in Two Sector Models of Growth, Distribution and Prices», *Journal of Economics — Zeitschrift für Nationalökonomie*, vol. 48, no 2: 135-158.
- DUTT, A.K. (1990), *Growth, Distribution and Uneven Development*, Cambridge University Press, Cambridge.
- DUTT, A.K. (1992), «Rentiers in Post Keynesian Models», in *Recent Developments in Post-Keynesian Economics*, P. ARESTIS and V. CHICK (dir.), Edward Elgar, Aldershot.
- EARL, P.E. (1983), *The Economic Imagination: Towards a Behavioral Analysis of Choice*, M.E. Sharpe, Armonk.
- EATWELL, J. (1983), «Theories of Value, Output and Employment», in *Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution*, J. EATWELL et M. MILGATE (dir.), Oxford University Press, Oxford: 93-128.
- Économie des conventions (1989), numéro spécial de la *Revue Économique*, vol. 40, no. 2, mars: 141-400.
- EICHNER, A.S. (1976), *The Megacorp and Oligopoly: Micro Foundations of Macro Dynamics*, Cambridge University Press, Cambridge.
- EICHNER, A.S. (1982), «La théorie post-keynésienne et la recherche empirique», *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier-juin: 223-247.
- EICHNER, A.S. (1986), *Toward a New Economics: Essays in Post-Keynesian and Institutional Theory*, Macmillan, Londres.
- EICHNER, A.S. (1987), *The Macrodynamics of Advanced Market Economics*, M.E. Sharpe, Armonk.

- FRANKE, R. (1988), «Integrating the Financing of Production and a Rate of Interest into Production Price Models», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 12, juin : 257-272.
- FULTON, G. (1984), «Research Programmes in Economics», *History of Political Economy*, vol. 16, été : 187-205.
- GAREGNANI, P. (1983), «Two Routes to Effective Demand», in *Distribution, Effective Demand and International Economic Relations*, J.A. KREGEL (dir.), Macmillan, Londres : 69-80.
- GEORGESCU-ROEGEN, N. (1970), «Choix, espérance et mesurabilité», in *La science économique : ses problèmes et ses difficultés*, Dunod, Paris : 135-166.
- HAGEMANN, H. (1992), «Traverse Analysis in a Post-Classical Model», in *Beyond the Steady State: Essays in the Revival of Growth Theory*, J. HALEVI, D. LAIBMAN et E.J. NELL (dir.), Cambridge, Cambridge University Press.
- HAMERMESCH, D.S. (1986), «The Demand for Labor in the Long Run», in *Handbook of Labor Economics*, O. ASHENFELTER et R. LAYARD (éd.), vol. 1, North Holland, New York : 429-472.
- HAINES, W.M., «The Psychoeconomics of Human Needs: Maslow's hierarchy and marshall's organic growth», *Journal of Behavioral Economics*, vol. 11, no 2 : 97-121.
- HEINER, R.A. (1983), «The Origin of Predictible Behavior», *American Economic Review*, vol. 73, septembre : 560-595.
- HENRY, J. (1982), «Les méthodes post-keynésiennes et l'approche post-classiques», *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier-juin : 17-61.
- HENRY, J. (1985), «Traverse as a Process of Reproportioning», Notes de recherche 855, Institut de développement international et de coopération, Université d'Ottawa.
- HENRY, J., et M. SECCARECCIA (1982), «Introduction à la théorie post-keynésienne : contributions et essais de synthèse», *L'Actualité économique*, vol. 58, janvier-juin : 5-16.
- HICKS, J.R. (1976), «Revolutions in Economics», in *Methods and Appraisal in Economics*, S.J. LATSIS (dir.), Cambridge University Press, Cambridge : 207-218.
- HODGSON, G. (1989), «Post-Keynesianism and Institutionalism: The Missing Link», in *New Directions in Post-Keynesian Economics*, J. PHEBY (dir.), Edward Elgar, Aldershot : 94-123.
- HOLLIS, M., et E.J. NELL (1975), *Rational Economic Man*, Cambridge University Press, Cambridge.
- KALDOR, N. (1957), «A Model of Economic Growth», *Economic Journal*, vol. 67, décembre : 591-624.
- KALDOR, N. (1966), «Marginal Productivity and the Macro-Economic Theories of Distribution», *Review of Economic Studies*, vol. 33, octobre : 309-319.

- KOOPMANS, T. (1970), *Trois essais sur la science économique contemporaine*, Dunod, Paris.
- KREGEL, J.A. (1973), *The Reconstruction of Political Economy: An Introduction to Post-Keynesian Economics*, Macmillan, Londres.
- KREGEL, J.A. (1976), «Economic Methodology in the Face of Uncertainty: the Modelling Method of Keynes and the Post-Keynesians», *Economic Journal*, vol. 86, juin: 209-225.
- KREGEL, J.A. (1980), «The Theoretical Consequences of Economic Methodology: Samuelson's Foundations», *Metroeconomica*, vol. 32, no 1: 25-38.
- KURZ, H., «Technical Change, Growth and Distribution: A Steady-State Approach to Unsteady Growth», in *Capital, Distribution and Effective Demand*, Polity Press, Oxford, 210-239.
- LANCASTER, K.J. (1972), *Consumer Demand. A New Approach*, New York, Columbia University Press.
- LANCASTER, K. (1991), *Modern Consumer Theory*, Edward Elgar, Aldershot.
- LAVOIE, M. (1987), *Macroéconomie: théorie et controverses postkeynésiennes*, Dunod, Paris.
- LAVOIE, M. (1988), «Les post-keynésiens en quête d'un programme de recherche unifié et distinct du programme néoclassique: noyaux, demi-noyaux et heuristique», *Cahiers d'épistémologie*, no. 8813, Département de philosophie, Université du Québec à Montréal.
- LAVOIE, M. (1991), «Noyau, demi-noyau et heuristique du programme de recherche néo-classique», *Économie appliquée*, vol. 44, no 1: 51-70.
- LAVOIE, M. (1992a), «Towards a New Research Programme for Post-Keynesianism and Neo-Ricardianism», *Review of Political Economy*, vol. 4, no 1: 37-79.
- LAVOIE, M. (1992b), *Foundations of Post-Keynesian Economic Analysis*, Edward Elgar, Aldershot.
- LAWSON, T. (1987), «The Relative/Absolute Nature of Knowledge and Economic Analysis», *Economic Journal*, vol. 97, décembre: 951-970.
- LAWSON, T. (1989), «Abstraction, Tendencies and Stylised Facts: A Realist Approach to Economic Analysis», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 13, mars: 59-70.
- LEE, F.S. (1985), «Full Cost Prices, Classical Price Theory, and Long Period Method Analysis: A Critical Evaluation», *Metroeconomica*, vol. 37, juin: 199-219.
- LE HÉRON, E. (1986), «Généralisation de la préférence pour la liquidité et financement de l'investissement», *Économies et sociétés*, vol. 20, no. 8-9: 67-94.
- LE HÉRON, E. (1991), «Les approches traditionnelles de l'inflation et leur dépassement par les post-keynésiens», *Économies et sociétés*, vol. 25, novembre-décembre: 11-32.

- LEIJONHUFVUD, A. (1976), «Schools, 'Revolutions' and Research Programs in Economic Theory», in *Method and Appraisal in Economics*, S.J. LATSIS (dir.), Cambridge University Press, Cambridge: 65-108.
- LUCAS, R. (1981), *Studies in Business-Cycle Theory*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- LUTZ, M.A., et K. LUX (1979), *The Challenge of Humanistic Economics*, Benjamin/Cummings, Menlo Park.
- MALINVAUD, E. (1985), «Sur l'analyse macro-économique du chômage», *L'Actualité économique*, vol. 61, juin: 147-170.
- MCCLOSKEY, D.N. (1983), «The Rhetoric of economics», *Journal of Economic Literature*, vol. 21, juin: 481-517.
- MONGIN, P. (1988), «Le réalisme des hypothèses et la 'partial interpretation view'», *Philosophie des Sciences Sociales*, vol. 18, septembre: 281-325.
- MOORE, B.J. (1988), *Horizontalists and Verticalists: The Macroeconomics of Credit Money*, Cambridge University Press, Cambridge.
- NELL, E.J. (1972), «Economics: The Revival of Political Economy», in *Ideology in Social Science*, R. BLACKBURN (dir.), Fontana/Collins: 76-95.
- PANICO, C. (1985), «Market Forces and the Relation between the Rates of Interest and Profits», *Contributions to Political Economy*, vol. 4: 37-60.
- PANICO, C. (1988), *Interest and Profit in Theories of Value and Distribution*, Macmillan, Londres.
- PARGUEZ, A. (1977), «Monnaie et demande effective en déséquilibre», in *Économie du déséquilibre*, Economica, Paris: 99-132.
- PARGUEZ, A. (1980), «Profit, épargne, investissement: éléments pour une théorie monétaire du profit», *Économie appliquée*, vol. 33, no. 2: 427-455.
- PARGUEZ, A. (1989), «Hayek et Keynes face à l'austérité», in *Friedrich Hayek: philosophie, économie et politique*, G. DOSTALER et D. ETHIER (dir.), ACFAS, Montréal; Economica, Paris: 143-160.
- PASINETTI, L.L. (1977), «On 'Non-Substitution' in Production Models», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 1, décembre: 389-394.
- PASINETTI, L.L. (1981), *Structural Change and Economic Growth*, Cambridge University Press, Cambridge.
- PASINETTI, L.L. (1984), «Progrès technique et dynamique de la demande» in *L'économie classique: nouvelles perspectives*, G. ABRAHAM-FROIS (dir.), Economica, Paris: 56-65.
- PASINETTI, L.L. (1988), «Growing Subsystems, Vertically Hyper-Integrated Sectors and the Labour Theory of value», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 12, mars: 125-134.
- PENCAVEL, J. (1986), «Labor Supply of Men: A Survey», in *Handbook of Labor Economics*, O. ASHENFELTER et R. LAYARD (dir.), vol. 1, North Holland, New York: 3-102.

- PIVETTI, M. (1985), «On the Monetary Explanation of Distribution», *Political Economy*, vol. 1, no 2: 73-103.
- REYNOLDS, P.J. (1987), *A Synthesis of Kaleckian and Post Keynesian Economics*, Wheatsheaf Books, Brighton.
- ROBBINS, L. (1932), *An Essay on the Nature and Significance of Economic Science*, Macmillan, Londres.
- ROBINSON, J. (1962), *Essays in the Theory of Economic Growth*, Macmillan, Londres.
- ROBINSON, J. (1972), *L'accumulation du capital*, Dunod, Paris.
- ROGERS, C. (1983), «Neo-Walrasian Macroeconomics, Microfoundations and Pseudo-Production Models», *Australian Economic Papers*, vol. 22, juin: 201-220.
- ROGERS, C. (1989), *Money, Interest and Capital: A Study in the Foundations of Monetary Theory*, Cambridge University Press, Cambridge.
- RONCAGLIA, A. (1978), *Sraffa and the Theory of Prices*, John Wiley & Sons, New York.
- RONCAGLIA, A. (1988), «Wage Costs and Employment: The Sraffian View», in *Barriers to Full Employment*, J.A. KREGEL, E. MATZNER et A. RONCAGLIA (dir.), Macmillan, Londres: 9-23.
- ROWTHORN, B. (1981), «Demand, Real Wages and Economic Growth», *Thames Papers in Political Economy*, Automne.
- ROY, P.M. (1986), «L'approche structuraliste-institutionnaliste nord-américaines: une forme de réalisme en économie», *Économies et sociétés*, vol. 20, janvier: 57-75.
- ROY, R. (1943), «La hiérarchie des besoins et la notion de groupes dans l'économie de choix», *Econometrica*, vol. 11, janvier: 13-24.
- RYMES, T.K. (1971), *On Concepts of Capital and Technical Change*, Cambridge University Press, Cambridge.
- RYMES, T.K., et A. CASS (1991), *On Concepts and Measures of Multifactor Productivity in Canada, 1961-1980*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SAMUELS, W.J., et S.G. MEDEMA (1989), «Gardiner C. Means' Institutional and Post-Keynesian Economics», *Review of Political Economy*, vol. 1, no. 2: 163-191.
- SAYER, A.K. (1984), *Method in Social Science: A Realist Approach*, Hutchinson, Londres.
- SECCARECCIA, M. (1991a), «Salaire minimum, emploi et productivité dans une perspective post-keynésienne», *L'Actualité économique*, vol. 67, no. 2, juin: 166-191.
- SECCARECCIA, M. (1991b), «An Alternative to Labour-Market Orthodoxy: The Post Keynesian/Institutionalist Policy View», *Review of Political Economy*, vol. 3, no. 1: 43-61.

- SIMON, H.A. (1976), «From Substantive to Procedural Rationality», in *Method and Appraisal in Economics*, S.J. LATSIS (dir.), Cambridge University Press, Cambridge: 129-148.
- SKOTT, P. (1989), *Conflict and Effective Demand in Economic Growth*, Cambridge University Press, Cambridge.
- STEEDMAN, I. (1980), «Heterogenous Labour and 'Classical' Theory», *Metroeconomica*, vol. 32, février: 39-50.
- STEEDMAN, I. (1985), «On input demand curves», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 9, juin: 165-172.
- STEEDMAN, I. (1988), «Sraffian Interdependence and Partial Equilibrium Analysis», *Cambridge Journal of Economics*, vol. 12, mars: 85-95.
- STEEDMAN, I. (1991), «Negative and Positive Contributions: Appraising Sraffa and Lakatos», in *Appraising Economic Theories: Studies in the Methodology of Research Programs*, N. DE MARCHI et M. BLAUG (dir.), Edward Elgar, Aldershot: 435-450.
- TAYLOR, L. (1991), *Income Distribution, Inflation, and Growth*, MIT Press, Cambridge (Mass.).
- TOBIN, J. (1989), «Testimony 2: An Interview», in *The Economics of Imperfect Competition and Beyond: Joan Robinson and Beyond*, G.R. FEIWEL (dir.), Macmillan, Londres: 554-568.
- WALSH, V. et H. GRAM (1980), *Classical and Neoclassical Theories of General Equilibrium*, Oxford University Press, Oxford.
- WOOD, A. (1975), *A Theory of Profits*, Cambridge University Press, Cambridge.